N.° 19

ESSAI

SUR

L'HYPOCHONDRIE;

Présenté et publiquement soutenu à la Faculté de Médecine de Montpellier, le Avril 1816.

Par JOSEPH PABAN,

De DRAGUIGNAN, Département du Var;

Bachelier ès Lettres et ès Sciences; Membre de l'Athénée médical de Montpellier; ex-Lieutenant en pied de la Compagnie franche de MM. les Étudians en Médecine de la Faculté de la même ville; Chevalier de l'Ordre Royal de la Légion d'Honneur.

POUR OBTENIR LE GRADE DE DOCTEUR EN MÉDECINE.

Hoc, ut potero, explicabo; nec tamen, quasi Pythius Apollo, certa ut sint et fixa quæ dixero, sed ut homunculus unus è multis, probabiliora conjecturâ sequens. CICERO, *tuscul. disput.*



A MONTPELLIER,
CHEZ JEAN MARTEL AINÉ, SEUL IMPRIMEUR DE LA FACULTÉ DE MÉDECINE, PRÈS L'HÔTEL DE LA PRÉFECTURE, N.° 62.

1816.

A

Monsieur PROVENÇAL,

Médecin et Professeur à Montpellier ; ex-Médecin en Chef de l'Hôpital militaire royal de la Caserne de cavalerie de la même ville; Membre correspondant de l'Académie des Sciences, de l'Institut de France, etc., etc.

Les conseils que vous n'avez cessé de me donner pendant cinq années consécutives, qui seuls ont soutenu mes pas dans la pénible carrière que je vais terminer; toutes les bontés que vous m'avez prodiguées, méritent certainement, de ma part, une éternelle reconnaissance: aussi, en vous offrant ce premier fruit de mes études médicales, je n'ai fait que soulager mon cœur du besoin le plus pressant.

J. PABAN.

A

L. Maurice ROUBAUD,

De Grasse, Département du Var, étudiant en Médecine à la Faculté de Paris.

Le jour est enfin arrivé où je puis déclarer publiquement combien vous m'êtes cher. En mettant votre nom à la tête de ma Dissertation, j'ai voulu seulement vous prouver que mon amitié était inaltérable.

A

Joseph PABAN,

Mon Père, mon meilleur Ami ;

A

Anne CASTELLAN,

Ma tendre Mère.

Recevez, chers auteurs de mes jours, l'hommage de cet écrit : s'il ne peut être pour vous un dédommagement de tous les sacrifices que vous avez faits pour mon instruction, qu'il soit au moins un témoignage assuré de ma juste reconnaissance et de ma vive tendresse.

J. PABAN.



ESSAI

SUR

L'HYPOCHONDRIE.

De toutes les affections qui affligent l'homme et qui troublent plus ou moins l'économie animale, il n'en est pas qui soient aussi généralement répandues que les maladies nerveuses : quoiqu'elles aient toujours existé, elles semblent appartenir spécialement à la génération présente, et régner plus particulièrement dans les grandes villes. Le luxe, la soif de l'or et des honneurs, le délire des passions, le défaut de bonne éducation, augmentent chaque jour le nombre des infirmités humaines, et peuplent nos cités surtout d'hystériques et d'hypochondriaques. De là vient, sans doute, que l'on a tant écrit sur cette matière : cependant le traitement de ces maladies n'est pas encore déterminé avec beaucoup de méthode. Parmi cette foule d'écrivains qui se succèdent depuis le dernier âge, aucun n'a atteint exactement le but désiré : les uns se sont égarés dans le dédale d'une physique systématique, et ne nous ont laissé que des définitions insignifiantes et des hypothèses brillantes

sur lesquelles on a basé le traitement : les autres, à la vérité, ont écrit savamment, mais en nous instruisant et en nous éclairant sur les causes des maladies nerveuses, ils en ont négligé la partie essentielle, le traitement, et n'ont laissé après eux que des traces de génie et d'érudition ; quelques-uns ont erré en voulant simplifier leur sujet, et n'ont aperçu qu'une seule cause des maladies nerveuses, et ont tout sacrifié à leur système favori; il en est enfin qui, quoique méthodiques dans la théorie et dans la pratique des maladies nerveuses, n'ont pas assez indiqué les signes de démarcation qui existent entr'elles; et, malgré leurs savantes observations, nous ont encore laissé un grand nombre de questions importantes à résoudre.

L'hypochondrie, que j'ai pris pour sujet de ma dissertation, est une de ces maladies qui font encore bien souvent la honte de la médecine et le désespoir du médecin ; elle se rapproche par tant de signes et par tant de nuances de l'hystéricie, qu'il n'est pas surprenant que plusieurs auteurs aient rangé et confondu ces deux maladies dans la même classe, et qu'ils aient proposé une méthode générale de traitement commune pour ces deux affections : cependant elles diffèrent essentiellement l'une de l'autre, et leurs différences auraient été facilement saisies par les hommes les plus ordinaires, si on avait tracé méthodiquement les caractères essentiels de ces deux affections. Ici donc j'aurais dû tâcher de remplir cette lacune en présentant un tableau comparatif des phénomènes de ces deux maladies, pour montrer quels sont leurs caractères propres, et faire ressortir leur dissemblance des autres maladies nerveuses. Mais si, pour le médecin même le plus savant et le plus expérimenté, il est plus souvent facile d'indiquer ce qu'il faudrait faire pour le perfectionnement de la médecine que pour l'exécuter, cette difficulté est encore bien plus grande pour un élève, et surtout pour celui qui a été arraché à ses études, et que des circonstances impérieuses forcent à les terminer le plus promptement possible. Ne pouvant donc embrasser mon sujet sous le rapport que je viens d'indiquer et sous un point de vue aussi général,

je me bornerai à donner les caractères de l'hypochondrie, à parler des causes premières des maladies nerveuses, à établir les causes prochaines de ces maladies en général, et les causes éloignées de l'hypochondrie en particulier; puis j'exposerai le pronostic, la méthode générale de traitement de cette maladie, et celui qu'il convient de lui appliquer dans les cas de complications.

Mes Maîtres jugeront si je me suis approché du but proposé; il me serait bien doux d'obtenir encore une fois leur suffrage.

Caractères de l'Hypochondrie.

Un homme menacé d'affection hypochondriaque commence par ressentir un dérangement dans les hypochondres; les digestions se troublent, le dégoût survient; l'estomac languit; il se refuse aux nourritures ordinaires; il en demande de nouvelles; il a des fantaisies qui ne le satisfont point; un malaise et un trouble intérieur règnent dans les organes de la digestion et se répandent de là dans tout le reste du corps; ces signes se présentent surtout après le repas, pendant la digestion: mais ce n'est là que le prélude de la maladie, et le période de quelques jours.

Bientôt après la maladie se montre à découvert et se développe toute entière. L'estomac se dérange dans toutes ses fonctions; il n'opère plus les phénomènes de la digestion; le suc gastrique, la bile, le mucus intestinal sont altérés; quelquefois ils sont sécrétés en plus grande quantité; souvent leur sécrétion est diminuée: c'est alors que le malade sent des alternatives de froid et de chaud; qu'il éprouve des mouvemens fébriles; qu'il est fatigué des rapports d'une matière tantôt âcre, tantôt acide, souvent amère, quelquefois glaireuse et putride; qu'il est inquiété par des vomissemens nidoreux; que sa bouche est inondée de salive; qu'il crache abondamment et qu'il ressent ces cardialgies et ces douleurs atroces qui font le désespoir des malades hypochondriaques.

Dans cet état, les matières alimenteuses, mal travaillées par l'estomac, passent dans les intestins et deviennent la cause de plu-

sieurs accidens ; mêlées à une bile mal conditionnée et à des sucs dépravés, elles éprouvent des altérations d'où provient une grande quantité de gaz qui distendent les intestins, donnent lieu à une sorte de tympanite, sont sans cesse agités par la réaction des intestins, et de là l'origine des borborygmes, des grouillemens et des bruits sourds ou éclatans.

Faut-il s'étonner que les douleurs se fassent sentir alors ? La distension seule des nerfs ne suffirait-elle pas pour les produire ? Joignons à ce tiraillement des nerfs l'altération des matières qui les agacent et les irritent, et nous ne serons pas surpris de voir l'hypochondriaque tourmenté de ces coliques cruelles, qui tantôt prennent le caractère de l'intestinale, tantôt celui de la néphritique, souvent celui de l'hépatique.

Nous regarderons encore comme une suite de cette tension et de ce météorisme, l'embarras et l'engorgement des veines et des artères du bas-ventre, surtout de la veine-porte et de ses ramifications : aussi voit-on, dans les cadavres des hypochondriaques, des varices nombreuses et souvent d'un volume énorme. La constipation ne peut qu'avoir lieu dans cette circonstance, puisque le mouvement péristaltique est interrompu et supprimé. On remarque encore, dans ce désordre général du bas-ventre, que les urines tarissent quelquefois ou coulent outre-mesure, claires et limpides, ce que l'on doit rapporter au degré d'éréthisme ou de relâchement dans lequel se trouvent les reins.

Le même désordre se porte souvent sur la poitrine. Le diaphragme, tiraillé, éprouve les sensations les plus douloureuses; il entre aisément en contraction, excite le hoquet et des trémoussemens incommodes ; le cœur essuye des resserremens, des palpitations, des tremblemens ; les poumons perdent de leur ressort ; le sang ne se dégorge dans le cœur que par jets, cause ces évanouissemens et ces syncopes si alarmans, accompagnés d'un pouls intermittent, toujours faible et déprimé.

L'hypochondrie porte aussi son action sur le cerveau et l'altère plus ou moins, soit dans l'état de son tissu, soit dans ses fonctions,

d'où proviennent les lésions diverses de l'intelligence; elle y produit des douleurs vives et lancinantes, plus souvent sourdes et gravatives, suivies d'éblouissemens, de tintemens d'oreilles, d'obscurcissemens de la vue, de vertiges ténébreux, d'aliénation mentale, de perte de mémoire, etc. De ce trouble du cerveau naît souvent des mouvemens convulsifs, des spasmes, d'où résulte le resserrement du pharynx et du larynx, qui sont accompagnées d'angoisses, de longues insomnies, qui troublent le repos de l'hypochondriaque et qui sèment dans son âme ces terreurs paniques qui font le malheur de sa vie.

Et comment se pourrait-il faire que l'âme, étroitement unie au corps, partageant ses peines et ses plaisirs, ne participât à ce désordre général qui règne dans toute la machine ! Il n'est pas de bonheur pour l'homme hypochondriaque. C'est ici que la faiblesse de son esprit est toute à découvert. L'homme le plus intrépide avant la première attaque d'hypochondrie, devient le plus timide et le plus pusillanime après son invasion ; il lui paraît que la mort l'environne et l'assiége de toute part, qu'elle marche à ses côtés, et qu'il ne saurait échapper à sa poursuite ; c'est un spectre qui est toujours devant ses yeux : disons même quelque chose de plus, son esprit n'est plus dans son assiette ordinaire, les facultés de son âme sont affaiblies, sa conception est moins prompte, son imagination moins vive est sans force, sa raison même n'en est plus une.

Tels sont les principaux symptômes qui caractérisent l'hypochondrie : heureusement ils ne se trouvent pas toujours réunis dans la même personne, ni toujours portés au même degré.

Causes des maladies nerveuses.

Ce serait renouveler les anciennes erreurs et remonter aux causes occultes, que de vouloir assigner la cause première et immédiate des maladies nerveuses. Rien n'est moins éclairci ni plus inpénétrable à l'intelligence humaine que les causes premières et l'essence des choses : c'est le secret de la nature. Les causes secondaires des maladies nerveuses doivent seules nous occuper : il y en a de deux

sortes ; les unes, que j'appellerai prochaines, appartiennent aux maladies nerveuses en général, et par conséquent ont rapport à l'hypochondrie, et ne sont, à proprement parler, que les altérations des nerfs eux-mêmes ; les autres, connues sous le nom d'éloignées, sont les élémens et les germes des prochaines.

Causes prochaines des maladies nerveuses en général.

Je rends à M. Pome toute la justice qui lui est due; il a étendu les connaissances que l'on avait sur les maladies nerveuses, et il a propagé une méthode de traitement qui, si elle ne réussit pas dans tous les cas (comme il était facile de le prévoir avant que l'expérience eut prononcé), est souvent couronnée de succès : aussi peu s'en faut que je ne me range de son avis. Mais, outre que le principe sur lequel il fonde sa pratique est purement systématique, je ne puis être d'accord avec lui quand il ne reconnaît que le racornissement des nerfs pour seule cause des maladies nerveuses, et je ne puis admettre par conséquent que le traitement de ces affections est unique et toujours le même.

On peut faire la même objection aux disciples de Sthal, qui rapportent tout à la tension du genre nerveux, et qui font du corps humain un instrument à cordes. Comment se fait-il que ces écrivains, si éclairés d'ailleurs, ne se soient pas aperçus que, par leur système erroné, ils s'écartaient de la saine pratique; et qu'en bornant les causes prochaines des maladies nerveuses en général à la seule tension des nerfs et au racornissement, ils en excluaient la plus étendue et la plus générale, savoir, leur atonie ou leur relâchement ? J'en appelle à l'expérience; de quatre malades vaporeux, il en est trois de qui la fibre est lâche et détendue. Qui est plus en proie aux maladies nerveuses que les enfans, les femmes, etc.; et qui a la fibre plus dure, plus tendue, plus parcheminée que le vieillard décrépit? Cependant qui est plus à l'abri de l'hypocondrie? D'accord avec l'expérience, la physiologie nous apprend que l'atonie des nerfs donne le plus facilement naissance à leurs maladies. Cet

état de relâchement est très-commun, il est la cause d'un grand nombre d'hypochondries. On reconnaît cette atonie des nerfs à la langueur du malade, à sa faiblesse, à son inertie, à la blancheur de son visage, à l'abondance des urines, à des tumeurs œdémateuses qui ne tarderont pas à se former dans toutes les parties, surtout aux extrémités inférieures ; à des paroxysmes prompts, fréquens et de courte durée; à une mobilité presque toujours existante; à des mouvemens de froid ; à un pouls petit, intermittent, irrégulier, précipité. Cependant les auteurs qui ont établi que ce n'est qu'à ce relâchement que l'on doit attribuer les maladies des nerfs, sont aussi tombés dans l'erreur (1).

Si les nerfs sont susceptibles d'atonie et de relâchement, ils peuvent pécher par un excès contraire, c'est-à-dire par leur tension et par leur densité. Je sais bien qu'on n'a pas des signes certains pour prononcer sur l'existence de cette tension primitive des nerfs; mais on peut d'abord la juger par analogie, et l'on sait qu'une analogie sage équivaut à une démonstration; et bientôt cet état des nerfs se montre évidemment dans une ou plusieurs parties, en y occasionant le resserrement, la crispation et le spasme.

Toutes les fois qu'on voit que la tension, la densité, la sécheresse sont établies dans les muscles, dans les membranes, dans les vaisseaux cutanés, il me semble qu'on est alors en droit de conclure que la fibre nerveuse n'en est pas exempte : mais, me dira-t-on, pourquoi donner de la tension à des parties qui en sont le moins susceptibles? Je conviens que les nerfs sont les parties du corps les plus molles et les plus flasques de leur nature ; mais il est hors de doute qu'ils n'aient une force donnée pour exercer leurs mouvemens. Or, si cette force peut être diminuée, elle peut être augmentée ; cependant, je me garde bien d'abonder dans un excès contraire, et il est certain que M. Portal a tort de nier la tension,

---

(1) *Vid. M. Koeckof*, *de morbis animi ex infirmato tenore medullæ cerebri*; *Cheyne*, *etc.*

la crispation ou la roideur des nerfs (1). Je crois pouvoir leur prêter une tension relative et proportionnée : tel est l'état de l'homme agité d'angoisses ou tourmenté par les passions. Ce dernier vice du genre nerveux est plus rare que le premier, mais il n'en existe pas moins (2). Le relâchement et la tension de la fibre sont deux en pratique, que le médecin ne doit jamais perdre de vue ; en donnant à cette tension un stimulus irritant, on ne sera pas surpris de voir éclore les maladies nerveuses. C'est cette irritation qui, se portant sur le cerveau, en troublera l'économie ; sur le *sensorium*, pervertira les sensations ; qui, étendant ses effets sur tout le système nerveux, en augmentera la mobilité et la sensibilité ; et qui se fixant sur les fibres musculaires, y produira cette irritabilité et ces convulsions qui font le caractère principal des maladies nerveuses. Cette tension de la fibre nerveuse avec irritation plus ou moins vive, se manifeste par la tension générale, par l'irritabilité des muscles plus grande que dans l'état d'atonie, par les trémoussemens plus violens, par des douleurs plus vives, par un pouls plus animé, plus actif et souvent fièvreux, par des insomnies, par un visage effarouché et consterné, par un feu extraordinaire, souvent par une faim canine, par la peur, par une humeur chagrine, par la force, le courage et le désespoir.

Il y a donc deux causes générales qui peuvent donner lieu à l'hypochondrie, la tension et le relâchement des nerfs, état qui peut être occasioné par un grand nombre de causes variées.

La physiologie a parfaitement démontré que tous les tissus qui entrent dans la composition du corps de l'homme, sont susceptibles de se resserrer et de se dilater ; que ces deux mouvemens se succèdent alternativement, et que de leur régularité et de leur harmonie résulte l'intégrité et le libre exercice de toutes les fonctions.

L'observation a encore mieux constaté, par un grand nombre

---

(1) Voyez ses remarques sur l'anatomie, tom. I., p. 683.

(2) *Vid. Lorry, de melancholiâ et de morbis melancholicis.*

de faits, que ces deux propriétés animales peuvent être augmentées et diminuées, qu'elles gênent alors plus ou moins l'exercice des parties selon leur degré de force, et qu'elles donnent lieu à des affections plus ou moins graves, selon l'importance de l'organe ainsi affecté. Les anciens méthodistes ont bien connu ces deux propriétés, et l'influence de leur augmentation et de leur diminution sur la production d'un grand nombre de maladies ; ils désignaient ces deux états par les noms de *strictum* et de *laxum*.

Le resserrement et le relâchement des tissus peuvent reconnaître pour cause première l'altération de la tonicité ou de la sensibilité, ou bien enfin celle de ces deux propriétés à la fois ; rien n'est mieux constaté en physiologie et en médecine. Ainsi ne croyons pas, avec M. Magendie, que cela est vicieux ; faisons remarquer, au contraire, qu'il ne connaît pas l'influence que l'altération de la sensibilité organique et de la tonicité, exercent sur la production d'un grand nombre de maladies, sur leur nature, etc.; blâmons-le surtout de s'être exprimé de la manière suivante, en parlant de ces deux propriétés : « Ce sont évidemment des suppositions, des « manières de concevoir, d'expliquer les phénomènes de la vie ; « elles n'existent point dans la réalité, et cependant il semble que « personne ne doute en ce moment de leur existence. On parle des « altérations qu'elles éprouvent, de la nécessité de les ramener à « leur type ordinaire ; on a même été jusqu'à classer les médica- « mens d'après leur mode d'action sur ces propriétés, et beaucoup « de médecins traitent leurs malades d'après cette doctrine. Ce fon- « dement principal de la physiologie et de la médecine est évi- « demment vicieux (1). » Quoique la sensibilité organique et la tonicité ne tombent point sous les sens, elles sont démontrées par les faits les plus positifs que la physiologie nous présente, et par un si grand nombre d'observations médicales, qu'il n'est pas permis à un médecin d'avoir le plus faible doute sur leur existence. Sans doute, les lois d'après lesquelles ces deux propriétés vitales se di-

(1) Précis élémentaire de physiologie, tom. I, pag. 16 et 17.

rigent, ne sont pas encore exactement connues ni toutes déterminées; et l'on conçoit combien il sera toujours difficile (quel que soit d'ailleurs un jour l'état de la science) de ramener à des lois invariables les modifications infinies qu'elles présentent selon une foule de circonstances; mais ce que l'observation et l'expérience ont déjà fait connaître à leur égard, est de la plus grande importance, tant pour la théorie que pour la pratique de la médecine, et ces connaissances sont surtout de la plus grande utilité à celui qui se livre à l'exercice de cette science.

L'état des autres systèmes organiques peut influer sur celui des nerfs; c'est ainsi que la prédominance du sang, et surtout quand il est plus épais que dans l'état naturel, gêne le système nerveux et cause des accidens; c'est quand cette cause existe, qu'on remarque, dans les maladies nerveuses, les crampes, les engourdissemens, les variations dans le pouls, surtout l'intermittence, les syncopes, la perte du sentiment, l'atrophie, la paralysie, l'assoupissement, la disposition au sommeil, la perte de mémoire. C'est à cette cause qu'il faut aussi rapporter les obstructions, qui sont à leur tour capables de produire les maladies nerveuses. Les faits ne manquent pas pour prouver qu'il se forme des obstructions dans le tissu cellulaire et dans les enveloppes des nerfs; on les trouve plus ordinairement dans les plexus abdominaux; c'est là surtout qu'elles forment des obstacles à l'exercice du système nerveux, et qu'elles sont autant de digues contre lesquelles il vient heurter. Les ganglions étant encore plus composés et plus entrelacés que les plexus, sont encore plus sujets aux obstructions et aux tumeurs qui donnent lieu aux maladies nerveuses. La difficulté de les distinguer est bien grande, mais elle sera vaincue par l'œil observateur d'un praticien distingué.

Causes éloignées de l'Hypochondrie.

La première qui s'offre à l' observateur, et que l'on peut dire la plus générale, est celle qui est produite par les erreurs commises

dans les alimens et dans les boissons. Les alimens peuvent nuire par leur quantité et par leur qualité. Les digestions se feront sans trouble et sans aucun sentiment incommode, si la quantité des alimens que nous prenons est proportionnée aux forces digestives de l'organe qui les reçoit ; mais, si cette proportion n'est pas gardée, il faut nécessairement s'attendre tôt ou tard à un désordre total des fonctions de l'économie animale. L'estomac ne pouvant digérer une trop grande masse d'alimens, fera des efforts qui l'affaibliront et épuiseront ses forces ; les fibres se relâcheront, le suc gastrique se pervertira, et l'hypochondrie pourra prendre son origine dans cette cause en apparence incapable de la produire.

Si, à une trop grande quantité d'alimens, on y joint beaucoup d'assaisonnemens de mode, de préparations faites pour flatter le goût aux dépens de la santé, d'apprêts inventés pour abréger nos jours, cette cause sera plus énergique, et la disposition pourra être augmentée.

Mais rien ne dispose plus à l'hypochondrie que l'usage immodéré des boissons fermentées, du vin, de la bière, du thé et de toutes les liqueurs parées d'un nom spécieux. N'est-il pas raisonnable de croire que toutes ces matières, chaudes par elles-mêmes, incendient le sang ; qu'elles y portent le poison qu'elles renferment ; qu'elles produisent bientôt une chaleur âcre dans le cerveau, en y excitant un trouble général, qui bientôt occasionne le vertige, le tremblement, l'irritabilité de la fibre musculaire, et l'hypochondrie la plus cruelle et la plus difficile à déraciner ?

Une disposition héréditaire est également une des causes antécédentes de l'hypochondrie ; ce sont même les maladies nerveuses qui sont les plus transmissibles par cette voie. Il est peu d'hystériques et d'hypochondriaques qui ne donnent à la patrie des enfans qui le seront comme eux. « Il est encore un vœu que j'oserais former, « dit Belloc, si la nature pouvait y accéder ; ce serait qu'aucune « personne atteinte de maladies héréditaires ne contractât mariage ; « car quelle progéniture peut-on en attendre ? N'est-il pas certain « qu'en se mariant, ces sortes d'individus se préparent des sujets

« de déplaisir et de chagrin ? Ils abrègent leur vie en la rendant « extrêmement pénible, et transmettent à leurs enfans, avec l'exis- « tence, les maux dont ils sont tourmentés (1). »

L'hypochondrie trouve aussi sa source dans les passions de l'âme. Il faut à l'homme des passions ; il ne saurait s'en passer et elles font peut-être son plus riche apanage. Il en est qui semblent faites pour contribuer à ses plaisirs, faire les charmes de sa vie et entretenir sa santé ; telles sont : la joie, l'espoir, les désirs amoureux réduits à de justes bornes. Mais il en est malheureusement qui troublent son repos, remplissent ses jours d'angoisses et dérangent les fonctions animales : telles que la douleur, les chagrins, la crainte, et la tristesse qui naît de l'adversité. Ce sont surtout ces dernières passions, poussées à l'extrême, qui jettent l'homme par degrés dans l'hypochondrie. Il est peu d'hypochondriaques qui ne dévorent dans leur cœur le souvenir de quelque infortune. Se trouvent dans la même classe, ces littérateurs qui donnent trop de temps à leurs ouvrages, et qui s'exaltent dans leurs productions poétiques ; ces savans qui passent les jours et les nuits à inventer un système et à perfectionner une découverte ; ces orateurs qui font retentir journellement la chaire ou le barreau du bruit de leur éloquence ; ces cénobites, enfin, qui, enfoncés dans leur retraite, se livrent sans réserve à la vie contemplative et à toute la rigueur de la discipline. On peut dire que la nature, en leur donnant une forte imagination, leur a fait un présent bien funeste à leur santé ; c'est aux veilles prolongées et à une longue méditation qu'ils doivent rapporter toutes leurs infirmités ; elles sont l'action du cerveau trop long-temps soutenue, ou plutôt le vrai travail de l'esprit, qui, poussé trop loin, fait agir le cerveau quand il devrait se reposer, en altère les fonctions et porte l'altération dans tout le genre nerveux. C'est ainsi que se forme l'hypochondrie la plus fâcheuse et la plus opiniâtre.

Si une attention trop soutenue, une méditation profonde et des veilles forcées produisent l'hypochondrie, on peut dire aussi que

(1) Méd. lég., chap. 1, du mariage, p. 37.

l'inaction, la vie sédentaire, le sommeil, y conduisent également, quoique par une voie contraire. L'homme est né pour le travail... Il donne de la fluidité au sang, ranime le ton des solides, entretient et augmente la souplesse des muscles, facilite les digestions. L'inaction, au contraire, jette les vaisseaux dans le relâchement, rend les humeurs épaisses et visqueuses, affaiblit le genre nerveux et la fibre musculaire, et devient un germe des maladies nerveuses.

L'homme de cabinet n'est pas moins sujet à l'hypochondrie. La vie sédentaire détruit la force des muscles et les met hors d'état de se mouvoir avec facilité ; elle affaiblit la circulation, diminue la chaleur et prépare aux maladies nerveuses. Le sommeil prolongé au-delà des bornes, étant une inaction complète, conduit aux mêmes maladies par une voie plus sûre et plus directe.

Les hémorrhoïdes doivent être regardées comme un ouvrage de la nature. Réduites à de justes bornes et devenues périodiques, elles sont salutaires, elles servent à la décharge d'un sang superflu. Mais si elles viennent à se supprimer, elles produiront les maux les plus graves ; le vertige, l'apoplexie, l'asthme, le catarrhe suffocant, et le plus souvent l'affection hypochondriaque. La pléthore, qui en est le premier produit, fait refluer le sang dans tous les vaisseaux, le porte avec violence dans le cerveau, frappe le *sensorium*, irrite les nerfs et les muscles, et cause un désordre général. On apprend par là à quel danger on expose un malade que l'on veut guérir des hémorrhoïdes. On raconte qu'Alcipe fut guéri de ses hémorrhoïdes et devint maniaque. Une fièvre aiguë le guérit de sa folie; tous ne seront pas aussi heureux qu'Alcipe.

Je n'ignore pas qu'il me resterait encore beaucoup d'autres causes de l'hypochondrie à exposer, comme la trop grande évacuation de salive, la rentrée des dartres, la cessation du pus dans les ulcères, la diminution et l'augmentation des urines, la transpiration arrêtée, la constipation, qui peut être cause ou effet de cette maladie. Mais je pense qu'il me suffit d'avoir exposé les principales, et en même temps les plus communes.

Pronostic.

Le pronostic de l'hypochondrie est différent, selon la cause qui l'a produite, l'intensité de cette même cause, la durée de son action, les altérations mentales, les affections organiques qui l'ont occasionée ou qui sont survenues depuis son développement, le tempérament, l'âge, le sexe, l'altération générale du physique, l'état des forces, etc. etc. On conçoit, par exemple, que les affections organiques des viscères abdominaux qui compliquent ou occasionnent si souvent l'hypochondrie, les dérangemens plus ou moins grands de l'esprit, rendent cette maladie bien plus grave et plus dangereuse.

Traitement.

La plus grande confusion règne sur la méthode de traitement de l'hypochondrie dans les livres élémentaires, et cela provient essentiellement de ce que l'on y propose un traitement général, composé de moyens opposés, dont la plupart ne conviennent que dans des cas particuliers qu'on ne détermine point.

Dans cette dissertation je donnerai d'abord la méthode générale du traitement de l'hypochondrie, et ensuite j'exposerai le traitement qui convient dans les cas de complications de cette maladie avec d'autres affections.

Traitement général. Le traitement général de l'hypochondrie doit être essentiellement dirigé contre l'affection nerveuse, qui est l'élément principal de cette maladie.

Il importe d'abord de déterminer exactement si cette affection dépend primitivement de l'irritation, de la crispation, ou du spasme du système nerveux, ou de tous les systèmes organiques, ou bien si elle est l'effet de la faiblesse, de l'atonie plus ou moins grande de ce même système, ou de tous en général.

L'étude exacte des causes essentielles de l'hypochondrie chez l'individu que l'on observe, et l'analyse de tous les phénomènes qu'il présente, peuvent nous conduire facilement à la solution de ce problême.

Une chose non moins essentielle, c'est de savoir quand le spasme ou l'atonie existe, si cet état frappe toute l'économie animale, un seul système, certains organes, ou bien enfin un seul organe; de considérer quel est le degré d'importance de cet organe et le rôle qu'il joue dans l'économie animale. On conçoit que l'observation de tous les symptômes et de tous les signes peut seule conduire à cette connaissance.

Il faut examiner à quel degré le spasme et l'atonie existent, afin d'assortir et de proportionner les remèdes à leur intensité.

On doit aussi s'assurer si le spasme et l'atonie ne se succèdent pas alternativement chez le même individu, par l'effet de causes que nous ne pouvons pas apprécier, ou qui nous paraissent bien légères, comme on le voit souvent; ou bien, si, chez le même individu, il n'y a pas à la fois irritation et spasme d'un organe, et faiblesse et atonie d'un autre, ainsi qu'on l'observe journellement.

Enfin, une dernière considération très-importante se tire de l'état des fonctions intellectuelles. On sait que, chez tous les hypochondriaques, l'entendement est plus ou moins altéré, et son degré d'altération doit être pris en grande considération par le médecin.

Les cas que j'ai supposés dans les considérations générales que je viens de présenter sur le traitement général de l'hypochondrie, se rencontrent souvent dans la pratique, et l'expérience a bien constaté qu'il faut admettre, comme fondement de la méthode générale de traitement de l'hypochondrie, les principes suivans:

1.° Si l'irritation et le spasme existent, il faut avoir recours aux tempérans, aux adoucissans, aux calmans et aux antispasmodiques, comme l'eau de veau, de poulet, d'agneau, les bains, les infusions de fleurs de tilleul, de camomille, les eaux distillées de fleurs d'oranger, de menthe, la liqueur d'Hoffmann, l'éther, etc.

Ces remèdes ne doivent pas être donnés indifféremment: le degré de l'irritation ou du spasme détermine d'abord leur choix; ensuite il faut examiner si l'irritation est générale; si elle se rapporte plus particulièrement au système nerveux, aux organes de la tête, de la poitrine, du bas-ventre, ou bien à un seul des organes de ces

trois grandes cavités : on doit avoir égard à ces circonstances, et assortir un traitement convenable à chacun de ces cas.

2.° Lorsque c'est l'atonie qui prédomine dans l'hypochondrie, elle peut être générale, bornée au système nerveux, à un seul organe ou à plusieurs organes contenus dans la tête, la poitrine et le bas-ventre. De bons alimens et ceux surtout tirés du règne animal, qui, sous un petit volume, contiennent beaucoup de principes nutritifs, comme les consommés et les gelées de viande, par exemple; le bon vin vieux de Bordeaux, de Madère, de Malaga, d'Alicante, de Xerès, de St.-George, de l'Hermitage, de la Malgue, de Cagnes, de la Gaude, etc., etc.; tous les toniques, depuis les plus faibles jusqu'aux plus puissans, mais surtout la valériane sauvage, doivent faire la base du traitement. Je dois encore faire remarquer ici qu'il faut faire un choix parmi ces moyens pour chaque cas particulier, et dans ce choix on doit avoir égard aux causes essentielles de la maladie, au degré d'atonie, si elle est générale, bornée à un système, à plusieurs organes ou à un seul, à l'âge, au sexe, et aux diverses affections que le malade peut avoir essuyées.

3.° Quand l'atonie et le spasme existent en même-temps sur des organes différens, ou bien que ces deux états se succèdent chez le même individu, dans le même organe ou dans plusieurs, il faut alors combiner les moyens qui conviennent à ces deux états, et, dans le choix des remèdes, avoir une attention particulière aux circonstances que j'ai exposées dans les deux paragraphes précédens.

4.° Dans l'hypochondrie, l'état de l'esprit mérite une attention bien particulière. On doit recommander au malade tout ce qui peut le dissiper et le distraire agréablement, comme la fréquentation de la société et surtout de personnes gaies, aimables et spirituelles; les spectacles; l'exercice dans la campagne, à pied, à cheval, en voiture; les lectures d'ouvrages agréables et qui exigent peu d'attention de la part de l'esprit; les voyages; les eaux minérales, et celles particulièrement qui sont très-fréquentées et où la société est toujours choisie et agréable; le régime, etc., etc.

Traitement de l'hypochondrie compliquée avec d'autres affections. Ce traitement varie autant que les complications que cette maladie peut présenter. Mon objet n'est pas de faire connaître toutes ces complications et d'exposer en détail le traitement qui convient à chacune d'elles : il me suffit de dire, en général, que parmi les affections qui s'unissent avec l'hypochondrie, il en est qui doivent être attaquées en même-temps que cette maladie, telles, par exemple, que les diverses altérations des facultés intellectuelles ; et d'autres qui doivent d'abord fixer l'attention du médecin, comme les obstructions, par exemple. C'est quand il s'agit de ces cas de complications, qu'il faut bien observer les règles thérapeutiques que j'ai déjà établies, qu'il importe de bien saisir les indications les plus pressantes que présentent divers accidens, certaines affections ou altérations organiques, et de bien déterminer quelle est l'affection ou les symptômes qui doivent être premièrement attaqués.

FIN.

PROFESSEURS

DE LA FACULTÉ DE MÉDECINE.

M. J. L. Victor BROUSSONNET, doyen.
M. Antoine GOUAN, *honoraire*.
M. J. Antoine CHAPTAL, *honoraire*.
M. J. B. Timothée BAUMES.
M. J. Nicolas BERTHE.
M. J. M. Joachim VIGAROUS.
M. Pierre LAFABRIE.
M. A. Louis MONTABRÉ.
M. G. Joseph VIRENQUE.
M. C. F. V. Gabriel PRUNELLE.
M. A. Pyramus DE CANDOLLE.
M. Jacques LORDAT.
M. C. J. Mathieu DELPECH.
M. Joseph FAGES.